



Accès aux services Cartographie des services COVID-19

Identification des communautés Référencement Stratégies d'adaptation négatives

 Venezuela

# Stratégie de la réponse communautaire de l'organisation Azul Positivo pendant la pandémie de COVID-19 dans l'État de Zulia

Entretien avec Yordy Bermúdez, Chargé MEAL (suivi, évaluation et apprentissage) d'Azul Positivo

Par Andrea Pacheco, Chargé de protection d'Oxfam

**YB :** Bonjour, je m'appelle Yordy Bermúdez et je fais partie de l'équipe d'Azul Positivo. Je travaille en tant que coordinateur MEAL pour Azul Positivo dans le cadre d'un projet mis en œuvre avec Oxfam.

**AP :** Merci, Yordy. Dans quel contexte Azul Positivo a-t-elle développé sa stratégie de réponse communautaire face à la pandémie de COVID-19 dans les communautés dans lesquelles elle travaille ?

**YB :** À l'heure actuelle, nous soutenons six communautés dans l'État de Zulia et organisons plusieurs ateliers de formation pour agents et agentes de santé communautaires. L'un des modules de cet atelier, « Mettre en œuvre des projets communautaires », se concentre sur les besoins et les intérêts des communautés que nous soutenons dans le contexte de la COVID-19. Lors de ce module, un groupe de personnes (composé d'hommes et de femmes d'âges différents) sont formées afin de formuler elles-mêmes la problématique qui se pose dans leur communauté, de proposer un objectif et plus tard des solutions. À partir de leurs excellentes propositions, les six communautés conçoivent à présent les stratégies visant à réduire au minimum l'impact de la COVID-19 sur la population.

**AP :** À ce propos, Yordy, où en est la pandémie dans ces communautés ? Le virus s'est-il propagé ? Comment les communautés géraient-elles la situation avant la mise en œuvre du projet ?

**YB :** Ici, nous sommes face à un défi de taille étant donné que la pandémie de COVID-19 vient s'ajouter à d'autres problèmes comme la pénurie d'eau ou le manque de ressources dont peuvent disposer les personnes pour acheter du savon par exemple, indispensable pour se laver les mains. Le nombre de contagions dans ces communautés augmente également car le masque n'est pas utilisé. Face à cela, les modules de formation que nous fournissons font appel à des options et des solutions formulées par les communautés elles-mêmes afin de minimiser l'impact de la pandémie. J'aimerais mentionner également le manque de carburant comme facteur aggravant, ainsi que le facteur politique car au Venezuela, on assiste à un phénomène de polarisation au sein de la société, qui peut avoir pour effet de nous poser en ennemis. Tout cela a dû être géré au sein même des communautés. Peu à peu, nous avons fait face aux dirigeants politiques et avons entamé le dialogue. Nous leur avons fait savoir que notre approche n'était en rien politique, et que notre mission consistait à soutenir et soulager les communautés face à la situation actuelle.

**AP :** Dans quelle partie de l'État de Zulia ces communautés se trouvent-elles ? Il y a quelques semaines, l'État de Zulia était le foyer principal d'infections au niveau national, quelle est la situation actuelle ?

**YB :** L'État de Zulia est divisé entre mesures de quarantaine et d'assouplissement. Certaines municipalités se trouvant à la frontière avec la Colombie sont considérées comme une porte d'entrée pour les personnes venant de Colombie après avoir contracté la COVID-19. Dans ces villes, il existe ce que nous appelons « une quarantaine radicale » dont les restrictions empêchent les personnes de s'atteler à leurs activités quotidiennes. Chez Azul Positivo, qui se trouve à Maracaibo, nous sommes actuellement en phase dite « flexible » jusqu'à 17 h et nous pouvons donc travailler un peu plus. Nous travaillons notamment auprès de communautés vivant à San Francisco et à Mara, deux municipalités où nous avons rencontré le plus grand nombre de difficultés et dans lesquelles les dirigeant-e-s nous considèrent comme une menace. En dépit de ces difficultés, nous avons expliqué en quoi consistait notre travail et sommes parvenu-e-s à construire des relations avec des instances de l'État de Zulia, comme la Coordination régionale de la santé. Nous avons également collaboré avec la police municipale, par le biais de certain-e-s maires, ce qui nous a permis de rester dans plusieurs communautés étant donné que ces dirigeant-e-s ne nous considéraient pas comme une menace. Ils constatent que nous ne leur sommes ni favorables, ni défavorables. Notre équipe a toujours fait valoir le principe selon lequel nous travaillons au profit des personnes, quelles qu'elles soient. Peu importe d'où elles viennent, nous œuvrons pour le bien-être des personnes.

**AP :** Toujours sur la question du contexte, quelles sont les grandes problématiques auxquelles la population de l'État de Zulia est confrontée et notamment les communautés que vous soutenez en matière de prévention de la COVID-19 ? Vous avez mentionné le problème de l'eau ; en ce qui concerne les communautés que vous soutenez, ont-elles accès à l'eau ? Vous avez également parlé de carburant ; comment faites-vous chez Azul Positivo pour vous déplacer et apporter votre soutien aux communautés ?

**YB :** En ce qui concerne la situation au sein des communautés, nous avons rendu visite à certaines communautés dont les membres doivent parcourir de longues distances pour aller chercher de l'eau. Certaines personnes sont contraintes de devoir choisir entre acheter du savon ou un paquet de farine, par exemple, ou encore un kilo de riz. En général, elles préfèrent acheter des denrées alimentaires. Le carburant est un autre problème. Il est en effet de plus en plus rare, ce qui fait grimper les prix. On peut se procurer de l'essence en payant le prix fort et de plus en plus, le paiement est exigé en dollars et en liquide. Le personnel se rend au bureau uniquement lorsque cela est strictement nécessaire, les transports publics étant de moins en moins efficaces et étant par ailleurs bondés, ce qui empêche la distanciation physique et favorise la propagation du virus. Nous ne faisons donc courir de risque ni au personnel ni aux personnes en contact avec l'organisation.

Dans les communautés, nous essayons d'utiliser tous les équipements de protection, car chaque communauté présente au moins un cas de COVID-19, qu'il soit confirmé ou asymptomatique. Lorsque nous rendons visite à une communauté, nous tâchons d'optimiser notre temps et si possible nous y allons par groupes de trois ou quatre personnes afin d'apporter notre soutien au plus grand nombre de personnes possible. En tout cas, nous pouvons faire notre travail.

**AP :** Ce que vous avez dit concernant le paiement en liquide et en dollars m'interpelle étant donné que la devise en vigueur dans le pays est le bolivar. Pouvez-vous nous expliquer davantage ce phénomène de circulation du dollar ?

**YB :** L'État ne reconnaît pas officiellement la circulation du dollar, mais dans certaines municipalités de l'État de Zulia, on voit circuler non seulement le dollar mais également le peso colombien. Se procurer la monnaie vénézuélienne constitue un réel défi car s'il est d'une part difficile de trouver des espèces, chacun sait, d'autre part, que sa valeur diminue chaque jour. Si quelqu'un souhaite économiser, la meilleure solution est de le faire en dollars ou de façon numérique (toujours en dollars) car l'inflation ronge jour après jour l'épargne en bolivars. Les gens choisissent d'épargner

en dollars, mais il est de plus en plus difficile d'obtenir de l'argent en liquide, ce qui circule le plus dans l'État de Zulia.

**AP :** Quels sont les moyens de subsistance traditionnels dans les communautés auprès desquelles vous travaillez ? Dans quels secteurs travaillent les personnes et comment font-elles face à la situation avec un salaire versé en bolivars ?

**YB :** C'est un sujet brûlant au sein des communautés. Dans deux communautés proches du foyer principal de COVID-19, une grande partie de la population travaille sur le célèbre marché de Las Pulgas de Maracaibo de manière formelle et informelle. Ce marché a longtemps été fermé, ce qui a eu de lourdes conséquences pour les ménages dont les moyens de subsistance en dépendent.

D'autres communautés font face au manque de moyens de subsistance en se servant du lac (qui se trouve au centre de Maracaibo). Avec une canudita [canne à pêche artisanale] et du fil de pêche, la population se voit contrainte de pêcher de façon artisanale, priant Dieu pour trouver de quoi manger.

D'autres personnes sont obligées d'aller chercher de la terre au fond du lac, de la faire sécher pour la vendre à des fins de construction, bien que le secteur de la construction soit quasiment paralysé dans l'État.

Cette situation compliquée fut un défi de taille car elle empêche les personnes d'accéder à un revenu. Si une personne décide d'ouvrir un commerce chez elle, elle doit utiliser les outils numériques en raison de la pénurie d'espèces. Mais cette tâche est compliquée du fait de la mauvaise qualité du réseau téléphonique et des pannes d'électricité récurrentes, qui compromettent l'utilisation des transferts électroniques.

Les gens vendent des gâteaux, des biscuits... Tout est vendu en dollars étant donné que la monnaie vénézuélienne a quasiment disparu de la circulation dans l'État de Zulia. Dans certains commerces, il est même impossible de payer en bolivars. Dans les transports, par exemple, des collègues ont payé entre deux et trois dollars pour venir au bureau. Le prix du carburant a un impact sur l'offre des transports et le peu de transports disponibles (informels) demandent des dollars. Le manque de transports contraint les usagers et usagères à payer en dollars.

Lorsque vous allez à la banque pour retirer de l'argent, vous ne pouvez retirer qu'une quantité très limitée d'argent (300 000 bolivars, soit moins de 1 dollar), ce qui ne suffit pas pour payer un trajet de retour. Les distributeurs automatiques ne fonctionnent pas car il n'y a pas d'espèces. Si les gens se rendent à la banque, c'est pour ouvrir un compte ou régler un problème, mais pas pour aller chercher du liquide. Pour cela, il faut trouver les personnes qui vendent des dollars.

**AP :** Une dernière question sur le contexte : pourriez-vous nous donner une idée du contexte dans lequel évoluent les femmes et les filles pendant cette crise ? Nous avons vu qu'il existe différents moyens d'adaptation pour faire face à la situation comme la pêche artisanale ou l'extraction de matériel de construction. Que font les femmes et les filles pour faire face ?

**YB :** Il y a différents cas de figure. Par exemple, dans une famille traditionnelle constituée d'une mère, d'un père, de filles et de garçons, un homme âgé n'a pas le profil pour le marché du travail, les emplois sont pour lui limités. Les femmes se voient obligées de travailler en échange de denrées alimentaires en faisant le ménage chez des particuliers, en nettoyant les cours, etc. Ici en ville, on assiste à l'émergence d'une main-d'œuvre du balayage de rue, le « barrido manual », dont la majorité sont des femmes. Les femmes sont obligées de travailler en tant que balayeurs pour un salaire n'atteignant même pas un dollar par semaine. L'État leur fournit un panier alimentaire contenant seulement quatre produits, des féculents pour la plupart. On travaille contre de la nourriture, telle est la réalité en ce moment.

Pour s'adapter, les femmes ont peu à peu élargi leurs champs de travail informel, elles préparent par exemple des gâteaux ou vendent des cigarettes et des bonbons dans la rue. Nous avons

également constaté des situations où des femmes et des filles sont exploitées sexuellement et forcées d'avoir des relations sexuelles en échange de nourriture pour survivre.<sup>1</sup>

**AP :** En ce qui concerne l'échange de services sexuels contre des denrées alimentaires, quels sont les risques associés ayant été identifiés ?

**YB :** La situation est indéniablement risquée. Nous réalisons en ce moment des tests de dépistage du VIH et de la syphilis, que nous avons diagnostiqués chez des jeunes d'âges différents. Nous avons effectué ces dépistages pour de nombreuses femmes, que ce soit parce qu'elles sont exploitées sexuellement, ou parce qu'elles ont des enfants et sont dans des relations toxiques avec des hommes ayant ouvertement des relations avec plusieurs femmes (si cela s'avère de plus en plus rare, il y a eu plusieurs cas). Il existe des risques de transmission de maladies sexuellement transmissibles ou de grossesses non désirées.

**AP :** Après avoir parlé du contexte et des besoins actuels, j'aimerais revenir sur ce que vous disiez au début de notre entretien sur les six communautés dans lesquelles vous mettez en œuvre une réponse complète. Azul Positivo se concentre sur son engagement auprès des communautés, en mettant le travail auprès des communautés au cœur de son action. Comment avez-vous développé votre stratégie ?

**YB :** Auparavant, notre stratégie consistait à identifier d'abord une personne au sein de la communauté. Nous nous présentions en demandant s'il y avait un-e leader communautaire ou quelqu'un s'identifiant comme leader pour que, à son tour, cette personne puisse rassembler un groupe de personnes actives au sein de la communauté. À présent, nous nous appuyons sur les structures établies, comme les comités locaux d'approvisionnement et de production,<sup>2</sup> les conseils communaux ou les leaders de rue. Ce genre de structures établies facilitent le travail d'identification car nous ne pouvons pas dissocier ces leaders des structures consolidées. Si nous le faisons, nous pourrions être considéré-e-s comme « adversaires » ou nous ne serions pas les bienvenu-e-s. Nous comptons sur les structures créées par l'État ou sur d'autres ayant identifié des leaders. Par exemple, il y a une communauté qui disposait il y a quelque temps d'une leader ayant une influence négative (elle dirigeait des actions délictueuses), mais elle se réinsère actuellement dans la société et affiche une influence positive en nous aidant à identifier les personnes les plus vulnérables.

Nous ne pouvons pas nous détacher des structures préétablies dans les domaines sur lesquels nous travaillons. Par exemple, lorsqu'il est question de santé, nous contactons les centres du programme « Barrio Adentro », les dispensaires populaires, et dans le domaine de l'alimentation, nous créons des liens avec des leaders travaillant dans des programmes d'alimentation de l'État.

Ce travail est également une façon d'atténuer certains risques. Lorsque nous travaillons avec des leaders déjà identifié-e-s par l'État, nous sommes considéré-e-s comme des allié-e-s et non comme des adversaires. Cela réduit les risques car si un ou une leader n'appartenant pas à la communauté remet en question ce que nous faisons, ce sont les leaders de la communauté qui défendront notre travail, en expliquant que nous ne représentons aucun risque pour ce que souhaite réaliser l'État.

**AP :** En ce qui concerne la phase initiale d'identification ou de « diagnostic » de la situation de la communauté, comment vous y prenez-vous ?

**YB :** Nous commençons par identifier les structures qui fonctionnent par secteur, les institutions présentes dans la zone (qu'elles soient sanitaires, sécuritaires ou religieuses), afin d'obtenir une cartographie de la communauté. Nous identifions ensuite les alliés, les institutions qui pourront

---

1 Les crises forcent les personnes à adopter différents mécanismes de survie. Parfois, ces mécanismes sont néfastes pour les personnes concernées comme pour les autres. L'exploitation sexuelle dont il est question ici est un exemple de mécanisme d'adaptation néfaste.

2 Les comités locaux d'approvisionnement et de production font partie de la politique gouvernementale en matière de sécurité alimentaire.

aider notre projet et lui apporter une valeur ajoutée. Cette cartographie nous aide, par exemple, à savoir vers qui nous tourner si nous avons un problème de sécurité, en cas d'urgence sanitaire, ou à savoir où se trouvent les organes administratifs, les autorités, etc., et enfin à réaliser notre travail en tenant compte de toutes ces informations. Nous comptons parmi nos alliés des leaders communautaires ainsi que du personnel médical et la police locale de la communauté. Si nous avons besoin d'aide afin de trouver, par exemple, des médicaments ou d'autres fournitures, nous demandons l'aide des autorités locales afin de ne pas créer de désordre ni de malentendus. Inclure ces personnes qui travaillent au sein de la communauté permet d'instaurer la confiance et à la fois, cela rend le travail plus efficace.

**AP :** Quel est le modèle de travail des agent-e-s communautaires ?

**YB :** Il y a trois modèles. Dans deux communautés, l'un-e des agent-e-s vit dans les environs et connaît les leaders. Dans une autre communauté, nous nous déplaçons et formons les allié-e-s sur place. De plus, nous commençons à former des leaders au sein des communautés. Ces personnes sont déjà identifiées mais nous leur apportons les connaissances de notre organisation via une formation. Nous considérons que le projet peut fonctionner tant que nous sommes sur place, mais pas seulement. Nous souhaitons transmettre les capacités mises en place (en matière de santé sexuelle, d'alimentation, de prévention et de protection face à la COVID-19) avant de quitter la communauté. Nous souhaitons également former les leaders sur des sujets comme la prévention des maladies sexuellement transmissibles ou l'élaboration de projets. Nous utilisons des modèles de travail différents avec les agent-e-s et en ce moment, nous nous déplaçons en groupes de deux ou trois personnes afin d'aider chacune des six communautés.

**AP :** À quelle fréquence vous rendez-vous dans les communautés ? Comment effectuez-vous le suivi et le soutien pour ces communautés ?

**YB :** Cela dépend. En général, le ou la collègue vivant près des communautés s'y rend deux ou trois fois par semaine. En ce qui concerne les autres communautés où nous devons rester plus longtemps car nous devons également nous rendre dans d'autres municipalités, nous y allons une fois par semaine ou tous les 15 jours. Un autre agent rend visite à la communauté une ou deux fois par semaine. Enfin, nous nous rendons sur la dernière communauté une fois par semaine ou tous les 15 jours en raison du problème de carburant que nous rencontrons.

Si nous devons collecter des données ou des formulaires, nous comptons sur les leaders communautaires que nous avons formé-e-s. De cette manière, lorsque nous arrivons, nous disposons déjà des informations de base à partir desquelles approfondir notre travail sur une situation donnée. Nous apportons un soutien renforcé à ces agent-e-s de liaison au sein des communautés afin que, lorsque nous partons, le travail soit déjà entamé.

**AP :** Comment décririez-vous brièvement les initiatives qui ont été mises en place au sein de ces communautés ? Par exemple, parlez-nous des réseaux communautaires avec lesquels vous travaillez : à quoi ressemble le processus consistant à impliquer la communauté dans sa propre protection ? Comment s'est passée cette approche ? Comment les membres de la communauté ont-ils réagi lorsque vous leur avez dit que c'était à eux d'entreprendre des projets d'action communautaire ?

**YB :** Cela a été très intéressant car c'est très important pour les personnes de sentir qu'elles font partie de quelque chose. Faire partie d'un réseau ou d'une équipe les pousse à être proactives et à s'impliquer un peu plus, à faire partie de la solution. Ici, malheureusement, le sentiment d'appartenance s'effrite peu à peu. Entendre que leur groupe peut avoir un nom ou un logo est une énorme source de motivation pour les membres d'une communauté. Cela leur permet d'être enfin identifiés. Nous n'avons réalisé que 25 % du travail, mais les personnes nous reconnaissent déjà et nous disent, par exemple : « Cette personne veut se former ». Ces agent-e-s de liaison orientent déjà des personnes vers nous afin qu'elles reçoivent de l'aide. Cette expérience au sein des communautés a été très positive. C'est une chose incroyable que de former des personnes

afin de leur donner plus de moyens pour exercer leur pouvoir. Après le départ d'Azul Positivo, la communauté gardera ces leaders.

**AP :** Quels enseignements tirez-vous de cette approche communautaire ? Que conseillerez-vous à toute personne cherchant à se renseigner sur ce type d'approche ? Quels points d'appui recommanderiez-vous ?

**YB :** Ce qu'il faut surtout retenir selon moi, c'est qu'au sein des communautés, il y a des talents. Il faut travailler avec ces talents qui naissent au sein des communautés mêmes, qui montrent l'exemple, donnent le rythme et expliquent comment doivent se dérouler les projets. Nous ne pouvons pas simplement nous imposer et nous croire meilleurs, lorsque, en réalité, les communautés ont beaucoup à apporter à partir de leurs structures. Nous écoutons les communautés, nous écoutons leurs talents et les laissons montrer l'exemple et entreprendre une grande partie du travail. Venir, donner des choses ou imposer des idées qui finiront par ne plus répondre aux besoins et aux intérêts des personnes ne fonctionne pas. Je crois qu'il faut se mettre à l'écoute, identifier les personnes qui travaillent au sein de la communauté et travailler avec elles.

De mon expérience, je retiens beaucoup d'anecdotes. Cela fait plus de 12 ans que je travaille dans cette organisation et je peux vous dire que nous sommes toujours surpris-es par les talents que nous découvrons. Parfois, nous rencontrons une personne très discrète et participant peu, qui lorsque nous terminons l'atelier se révèle être un ou une leader naturelle ayant beaucoup de capacités et se montrant très efficace. Je ferais la recommandation suivante : « Écoutez, écoutez vraiment les communautés. Elles doivent faire partie de la solution car, parfois, nous optons pour une solution qui n'en est pas vraiment une. Même avec les meilleures intentions, nous pouvons causer du tort. Il faut que les solutions soient identifiées par les communautés, car elles sont les mieux placées pour savoir quels sont leurs besoins et comment y répondre. »